

Traduction intégrale de Novemberschnee

Disclaimer : cette traduction est encore en cours, il y a encore des erreurs et aucune garantie ne découle de l'utilisation de cette traduction comme référence
revenez plus tard pour la suite

lien : <https://pbnc.work.gd/s/an2f25LoetKY6FG>

plus ici : <https://xpeuvr327.github.io/202/>


risque de ne pas marcher sur le wifi de l'école ! Le fichier est stocké sur un serveur **très** bon marché, il peut y avoir des ralentissements

--Traduction--

J'ai même joué de la flûte à bec une fois. J'avais huit ou neuf ans. J'allais à l'école de musique avec mon amie Mélanie ; on avait des cours tous les jeudis de 16 h à 17 h. C'était sympa ; je n'ai pas manqué une seule heure. Puis mon père a perdu son emploi.

Le laminoir avait été vendu à une société, néerlandaise je crois. J'ai pleuré pendant des jours, mais mes parents ont arrêté de payer mes cours de flûte à bec.

Notre professeur à l'école de musique s'appelait Maria Lüdeking. Elle était grosse, il lui fallait deux chaises pour s'asseoir. Si mon amie et moi jouions une chanson sans faire d'erreur, on avait chacun une barre chocolatée. Mme Lüdeking avait toujours les doigts collants ; ce n'était pas drôle de lui serrer la main. J'ai continué à jouer pendant quelques mois, sans cours et sans Mélanie. Mais être seule, ce n'était pas pour moi ; j'avais toujours besoin de quelqu'un à mes côtés. Alors j'ai arrêté. La flûte devrait toujours être dans ma chambre. Tu me demandes ce que ces choses ont à voir avec ce que tu veux savoir ? D'une certaine manière je devrais commencer. D'ailleurs, tu devrais savoir que j'étais autrefois une très bonne fille. Une fille qui voulait des Barbies. Et des cheveux. Et jouer de la flûte à bec. Qui a commencé le karaté plus tard. Ce que je haïssais, c'était l'irrespect sur les rues. Ça a à voir avec l'histoire, vous

 s'appelait Martin ou Marvin, tu te souviens ? C'était dans tous les journaux à l'époque. Tom, Jurij et moi nous sommes retrouvés dans la cabane près de la cloison. À un moment donné, nous avons découvert la porte en bois et réalisé que le cadenas était cassé. Quelqu'un avait dû l'ouvrir avec un pied-de-biche. À l'intérieur, nous avons trouvé des tonnes de bouteilles de bière vides, des mégots de cigarettes et des restes de nourriture moisies. L'air était si pollué qu'il était presque impossible de respirer. Nous avons transporté les ordures jusqu'au conteneur le plus proche et avons remis la pièce en ordre. Il nous a fallu deux jours pour tout nettoyer. Ma mère aurait dû me voir.


Ensuite, nous avons acheté une nouvelle serrure. La plus solide que nous ayons trouvée. Elle était plutôt chère, cette chose. Nous avons aussi recouvert la fenêtre à côté de la porte avec des planches de chêne que nous avons trouvées derrière la cabane. Celui qui avait vécu dans la cabane avant nous n'est jamais revenu.


À partir de ce moment-là, la cabane nous appartenait. Nous n'avons demandé la permission à personne, nous aurions

NOTE IL N'Y A PAS LA FIN DU CHAPITRE 1; VOUS L'AVEZ SÛREMENT DÉJÀ LU EN CLASSE ET JE NE PEUX PAS LE FAIRE J'AI DÉJÀ TROP ANNOTÉ LE MIEN ÇA SCANNE PAS

--

chapitre 2

ait en octobre. Fin octobre ou début novembre, je ne me souviens plus exactement. Il avait soudainement fait froid pendant la nuit. Au matin, il y avait du givre sur les toits, et à la lumière du soleil levant, la ville s'était transformée en un magnifique rêve. Après l'école, nous étions allés directement à la cabane à vélo et étions maintenant allongés paresseusement sur les matelas. Youri avait rapporté quelques vieilles couvertures de la maison. De bonnes couvertures russes de « mon arrière-grand-mère russe », avait-il dit avec un large sourire. Nous avons étendu le tissu gris et rugueux sur nous. Mais nous n'avions toujours pas vraiment chaud.

À part claquer des dents, nous ne voyions rien de sensé à faire par cet après-midi froid. Les jours précédents, nous avions travaillé à lérieur de la cabane ou escaladé la paroi abrupte pour explorer de nouvelles voies. Nous étions désormais meilleurs que les membres du club de montagne qui venaient ici pour l'escalade libre. Mais il faisait maintenant trop froid, même pour nous.

À un moment donné, Tom s'est levé. « Je m'en vais », a-t-il dit.

Je me suis immédiatement débarrassée des couvertures, heureuse de rentrer à la maison et de prendre un bain chaud.


Tom et moi étions déjà sur le pas de la porte quand Jurij a soudainement dit : Australie.

Ce n'était pas la première fois qu'il nous lançait un seul mot. J'avais toujours l'impression qu'il contenait tout ce à quoi il pensait ces derniers jours. Types de voitures. Actrices de cinéma. Ou quelque chose de kazakh.

C'est l'été en Australie, expliqua-t-il. Trente degrés à l'ombre. Au moins...

« Et qu'est-ce qu'on en fait de cette info ? » demandai-je en remontant la fermeture éclair de mon anorak.

« Doit-on s'y baigner ? »

Jurij m'ignora. « As-tu déjà entendu parler d'Uluru, la montagne sacrée des peuples autochtones ? » demanda-t-il en se tournant sur le dos et en fixant le plafond. Sans ndre notre réponse, il continua : « Bien sûr que non. J'aurais dû m'en douter. Ou de la barrière de corail, le plus grand récif corallien du monde ? Non ? T'y connais rien ! Comparée à l'Australie, l'Allemagne est un vrai trou à rats. Un petit trou à pluie minable... »

« Le vol dure 24 heures », ai-je dit. « Au moins. Comment allons-nous le payer ? »

Tom s'affala lourdement sur une chaise, prise dans les débris. C'était un miracle que la chose ne se soit pas effondrée instantanément. Tom regarda Jurij un moment. Puis il sourit soudain. « Une banque », dit-il.

« Et nous aurons assez d'argent. »

« Quoi ? »

« On va braquer une banque, Lina », dit-il. « Et on file d'ici. Direction l'Australie, si tu veux. L'essentiel c'est qu'il fasse chaud. »


« D'accord », j'ai dit. « On va braquer une banque. Pas de problème, Tom. »

« D'accord », dit Jurij. « J'accepte. »

Sans hésiter, nous avons commencé à planifier. Aucun de nous trois n'aurait jamais imaginé braquer une banque par cet après-midi glacial. Ce n'était qu'un jeu fou dans lequel il y avait qu'une seule règle : personne n'avait le droit de dire que c'était un jeu. Nous nous y sommes tenus. Pendant assez longtemps.


La Sparkasse, située sur la Luisenstraße, était notre meilleure option. Dans notre ville, il n'y a pas beaucoup d'endroits où cambrioler : la poste, deux banques, le supermarché, quatre bars, un fleuriste et le kebab Murat. Nous avons choisi la Sparkasse car elle est juste au carrefour. Si nous devions fuir, nous pensions que ce serait un avantage. De plus, la banque n'avait généralement que trois parfois quatre employés au maximum. Nous pouvions facilement les contrôler.

Pendant des jours, nous avons sillonné la ville, observant discrètement ce qui se passait dans les bureaux de la Sparkasse. Nous mémorisions l'ordre d'arrivée des employés au travail et l'heure à laquelle ils rentraient chez eux l'après-midi. Nous notions les heures d'affluence aux guichets et les heures de calme. Et surtout, nous enregistrons l'heure d'arrivée des fourgons blindés pour récupérer l'argent.

À un moment donné, nous en étions certains. D'après nos observations, les enregistrements de caméra surveillance devraient toujours filmer dans la cabane de la carrière ngées près de la fenêtre, il y avait donc une cachette sous une planche de plancher mal fixée. Le mercredi après-midi était donc le meilleur moment pour un braquage. La voiture blindée de la société de sécurité arriverait vers 16 heures. À ce moment-là, nous étions déjà partis depuis longtemps.

Tu nous trouves naïfs, avoue-le. En tant qu'avocat, tu ne peux pas imaginer que nous ignorions que les fourgons blindés changent parfois d'itinéraire pour des raisons de sécurité. Qu'il suffit de regarder une série policière à la télévision pour le savoir. Non, nous l'ignorions. Ou alors nous n'y avons pas pensé. Certes, notre plan n'était pas parfait – quel plan l'est ? Mais n'oublie pas, nous jouions à un jeu. Ne pas s'ennuyer, attendre avec impatience l'après-midi d'école – imagines-tu ce que cela signifie ? Même la pluie et le froid ne nous ont pas empêchés de nous préparer.


À un moment donné, nous avons acheté des pistolets à eau au supermarché et les avons peints en noir. Après, ils ressemblaient presque à des vrais.

Pour pratiquer l'attaque, nous sommes allés à la et de la ville. Le bar-grill d'Eisenberg était censé être la banque, et j'étais le caissier. Armes au poing, Jurij et Tom ont surgi des buissons vers moi en criant : « Haut les mains ! Passez-moi l'argent ! »

On a failli mourir de rire. Comment pouvais-je donner de l'argent les mains en l'air ? Peut-être avec les dents ? Mais on a continué, on s'est améliorés de jour en jour, et on s'est vite sentis comme de vrais pros.

Finalement, nous avons acheté des bonnets de ski noirs. On ne pouvait pas nous reconnaître pendant le braquage, surtout dans notre jardin où tout le monde nous connaissait. De plus, la banque était clairement équipée de caméras de surveillance. On a fait des fentes dans les bonnets pour nos yeux. Tom était le seul à se faire des trous pour la bouche et le nez. Il avait peur de s'étouffer, j'en suis presque sûr maintenant. Mais à l'époque, je n'avais aucune idée de ce qu'il avait vécu avant notre rencontre. Pourquoi n'avons-nous pas choisi une banque dans la ville voisine, me direz-vous ?


Pourquoi l'aurions-nous fait ? Après tout, on n'avait pas vraiment prévu de braquer la caisse d'épargne.


La dernière semaine de novembre, nous étions prêts. Nous avions une banque où les millions nous attendaient,  nous avons échangé de vraies armes, des masques de ski, et nos VTT, nous étions censés nous servir de véhicules pour nous échapper. Jurij a suggéré de nous louer une voiture. Une voiture pour nous échapper serait tout simplement plus professionnel, a-t-il dit. Mercedes, Porsche, BMW : il avait tout. On pouvait même personnaliser la couleur. Mais on n'a pas voulu. Du moins, j'ai refusé, et Tom a acquiescé. C'était encore un jeu, me suis-je dit. Un vrai vol de voiture n'aurait pas eu sa place là-dedans.

On ne l'a pas fait exprès. Je le répète. Parce que c'est vrai. Parce que je n'ai aucune raison de mentir. Et parce que Jurij et Tom étaient mes meilleurs amis. Ce n'était qu'une vaste blague, croyez-moi. Et s'il n'avait pas commencé à neiger ce mercredi-là, rien ne serait arrivé de toute façon. Rien de grave, en tout cas.

--

chapitre 3

 Gros flocons tombaient ce matin ; il n'avait pas neigé autant à cette époque de l'année depuis des années. Même les professeurs ne se souvenaient pas d'une telle chute de neige. Quand nous avons quitté l'école après la sixième, les chasse-neige étaient partout. Ils devaient rouler phares allumés ; la neige s'était déposée sur la ville comme un épais rideau blanc. Ma mère travaillait chez le fleuriste le mercredi, comme d'habitude. Elle a appelé de là pour dire qu'elle ne savait pas quand elle rentrerait ; les bus étaient bloqués. « Je devrais réchauffer mes pâtes et faire mes devoirs. Je suis sûre que tu ne verras pas tes amis avec ce temps », a-t-elle dit avant de raccrocher.

Elle avait tort. Bien sûr, j'ai retrouvé Jurij et Tom. Il faisait un froid glacial dans notre cabane.  J'avais peur que mes doigts gèlent. Ou mes oreilles. J'ai de belles oreilles et de beaux cheveux noirs, tout le monde le dit. Je suis peut-être un peu grande et trop large d'épaules. Mais mes oreilles vont bien, je les aime bien. Quoi qu'il en soit, il nous fallait un chauffage au plus vite. On ne pouvait pas aller chez Jurij ou Tom. Leurs chambres étaient si petites qu'on se sentait claustrophobes, même à deux. Et chez moi ? Ils étaient si hostiles envers eux que j'ai décidé de ne pas les emmener.


« Nous serons bientôt en Australie », dit Jurij. Ses paroles se transformèrent en nuages transparents qui flottèrent vers la fenêtre.

Tom sourit, mais comme d'habitude, il ne dit rien.

« Ensuite, nous nous allongerons au bord de la piscine dans un hôtel cool et boirons des cocktails », continua Jurij.

« Et après tu seras ivre et il faudra te porter jusqu'à la chambre », dis-je.

« On n'a même pas encore regardé à quoi ressemble la Sparkasse », dit Tom après quelques minutes de silence. « On devrait au moins savoir où sont les caméras de surveillance. »


Jurij hocha la tête. « Tu as raison. Allons-y, on y va tout de suite. »  nous protéger du froid, nous avons remonté jusqu'au menton nos bonnets de ski. Dans la pénombre grise du refuge, nous ressemblions soudain à de véritables braqueurs de banque. Bien qu'il n'y ait absolument aucune raison de l'être, j'avais peur ; c'était comme un examen. J'aurais préféré ne pas y être allé.

« Et les pistolets ? » demanda Jurij.

Nous n'en avons pas besoin, répondis-je.

La neige dans la carrière atteignait deux mains d'épaisseur. La progression sur nos VTT était lente. Les roues arrière patinaient, et j'ai failli tomber à un moment. La route principale avait été salée entre-temps, donc c'était plus facile. Cependant, le vent de face, violent, rendait les choses difficiles. En chemin, des enfants nous lançaient des boules de neige.

Tom les a secoués avec son poing, Jurij a sauté de son vélo et a riposté.

Il n'était même pas trois heures, mais la Sparkasse était illuminée. Sur le trottoir devant le bâtiment, un homme en manteau bleu déblayait la neige. Jurij et moi voulions descendre de vélo. Mais Tom secoua la tête. Nous traversâmes lentement  le passage de la mairie, la place du marché, le pont Saint-Nicolas et passâmes devant notre école.

Pourquoi n'avons-nous pas simplement pénétré dans la banque ? Après tout, on aurait dit qu'on attendait juste que la voie soit libre. Bien sûr que si, qu'en pensez-vous ? N'oubliez pas qu'on jouait à un jeu appelé braquage de banque. Un vrai braqueur entre-t-il dans une banque pendant que quelqu'un déneige dehors ? Non ? Voilà.

Après notre deuxième promenade en ville, l'homme au manteau bleu avait disparu. Nous étions de l'autre côté de la rue, incertains de la marche à suivre.

« On y va tous ensemble ? » ai-je demandé.

« Trop évident », dit Tom.

« Alors j'irai », dit Jurij.

Tom secoua la tête.

« Pourquoi pas ? »

« Ta langue. »

« Et ma langue ? »

« Tu viens de Russie », répondit Tom. « Ça se reconnaît. Toujours. »

« Je viens du Kazakhstan », objecta Jurij.

« Peu importe », dit Tom.

« Et moi ? » demandai-je.

« Tu n'es pas assez cool », dit Jurij

« Eh bien, écoute ! »

 « Jurij a raison », dit Tom. Si l'un d'eux te parlait, tu te chierais dessus de peur.


« Ce n'est pas vrai du tout », ai-je protesté.

J'irai, dit Tom.


Si seulement je n'avais pas cédé si vite devant la banque. Je n'aurais pas bafouillé, je vous le garantis. J'aurais pensé à quelque chose s'ils m'avaient demandé ce que je voulais y mettre. Je leur aurais

probablement demandé de m'expliquer comment ouvrir un compte étudiant. Ou autre chose. Mais j'ai laissé Tom partir. Malheureusement. J'avais froid ; malgré les gants, je sentais à peine mes doigts. Je voulais en finir. Et rentrer à la maison.

Nous avons poussé nos vélos de l'autre côté de la rue et les avons appuyés contre le mur près de l'entrée. Tom est entré dans la banque, tandis que Yuri et moi, sous l'auvent, observions ce qui se passait à l'intérieur aussi discrètement que possible.

Je ne vous facilite pas la tâche, n'est-ce pas ? Trois adolescents achètent des pistolets à eau et des bonnets de ski pour jouer au braquage de banque. Économiser  pas pour le prochain téléphone portable ou le dernier graveur de CD. Pas pour aller en discothèque ni à des soirées de dating dans une école de danse. Qui va croire Lina, pensez-vous ? Je peux comprendre. Mais vous ? N'avez-vous jamais fait de folies ? N'avez-vous jamais traversé une intersection les yeux fermés ? N'avez-vous jamais embêté les gens avec vos appels téléphoniques ? N'êtes-vous jamais restés à un arrêt de bus avec vos amis sans monter à bord ? Et vous êtes-vous réjouis de la grimace du chauffeur ? Non ? Nous, au moins, on faisait ce genre de choses – et on s'amusait beaucoup.


À l'intérieur de la banque, trois employés étaient assis à leur bureau : deux femmes et un homme. Un deuxième homme, d'après ce que j'ai pu voir de l'extérieur, déposait des liasses de billets dans une machine à compter, ou quel que soit le nom de ces machines, dans la caisse enregistreuse. Il ne semblait y avoir aucun client dans la pièce ; du moins, je n'en ai vu aucun.

Quand Tom entra, les deux femmes levèrent les yeux, l'une d'elles lui demanda quelque chose. Tandis qu'il répondait, je vis clairement comment ses lèvres, il grimaça soudain,  comme on le fait quand on doit éternuer. Et c'est ce qu'il a fait, et il l'a fait de manière très violente.

On l'entendit jusqu'à la porte. Il éternua une seconde fois. Et, dans ce mouvement violent, sa casquette glissa sur son visage. Je ne sais pas si c'était arrivé tout seul ou s'il y avait contribué. En tout cas, vu de l'extérieur, c'était magique : en une fraction de seconde, Tom se transforma en véritable braqueur de banque.

Involontairement, j'ai attrapé le bras de Yuri. Il n'a pas semblé remarquer. Il regardait fixement par la fenêtre, seule sa pomme d'Adam se balançant de haut en bas.

L'homme à la caisse leva lui aussi les yeux de son travail. Il portait des cheveux noirs courts, des lunettes à monture dorée, des lèvres fines et ne mesurait pas plus d'un mètre soixante-quinze. Comparé à Tom, il faisait figure de nain.

Je ne sais pas ce que Tom faisait à ce moment-là ; il nous tournait le dos. Peut-être ne faisait-il rien du tout, se demandant simplement pourquoi sa casquette lui avait glissé sur le visage et pourquoi il faisait soudainement noir. Quoi qu'il en soit, le caissier se hâta de tendre la main derrière lui  et de déposer une liasse de billets l'une après l'autre sur le comptoir devant lui et finir par la pousser vers Tom par l'ouverture de la fenêtre. L'homme lui parlait sans cesse, comme si sa vie en dépendait. Ses collègues se levèrent d'un bond et levèrent les mains au-dessus de leur tête. C'était drôle, comment ils étaient rangés-là, en rang.

Tom hésita, se tourna vers nous, sa casquette sur le visage, et haussa les épaules. Puis il fourra précipitamment l'argent dans les poches de son anorak. Il le fit si maladroitement que quelques billets tombèrent par terre.

Au début, j'ai eu envie d'éclater de rire, mais j'ai dû me couvrir la bouche d'une main pour me retenir. « C'est un jeu de fou », me suis-je dit, « maintenant même les autres employés de la banque s'y

mettent. » « Tom va déballer les billets dans une minute, me suis-je dit, là-bas, à notre poste d'observation. Bien sûr qu'il le fera, il n'est pas stupide. » Et tout le monde éclatera de rire et se félicitera mutuellement, et Tom éclatera de rire. Et ce sera la fin de notre braquage de banque, et nous serons tristes que la fête soit déjà terminée.



Tom ne rendit pas les billets. Il se tourna vers la porte pour s'enfuir. Soudain, une petite vieille femme apparut derrière lui, comme sortie de nulle part. Elle portait un étrange chapeau carré et tenait un sac de courses. Peut-être venait-elle de se rendre à son coffre-fort ou aux toilettes au sous-sol de la caisse d'épargne ; vous le saurez. Ou peut-être était-elle à la banque depuis le début et je ne l'avais tout simplement pas remarquée. Quoi qu'il en soit, Tom la percuta de plein fouet, la heurta de ses 90 kilos, et ils tombèrent tous les deux. Il se releva aussitôt, tandis que la femme restait immobile, tordue.

Et les gens de la banque ? Ils étaient toujours là, les mains levées, immobiles comme des poupées.

L'instant d'après, Tom se précipita vers la porte. « Sortons d'ici ! » cria-t-il. « Allez ! »

Je l'ai attrapé par la manche. « Mais... » ai-je commencé.

Tom s'écarta. « Il faut qu'on sorte d'ici ! » cria-t-il en sautant sur son vélo.

--

chapitre 4

--

suite un jour!! sûrement demain (si qui que ce soit lit ça en vrai)